

appréciateurs de la saine littérature, et qui sont des modèles de grâce et de bon langage. Le frère du premier consul, cherchant à dépenser dignement une fortune inespérée, assura à M. Andrieux une existence douce et honorable en le nommant son bibliothécaire. Bientôt, à ce bienfait, la Providence en ajouta un autre : M. Andrieux trouva l'occasion que ses goûts et la nature de son esprit lui faisaient rechercher depuis long-temps, celle d'exercer l'enseignement. Il obtint la chaire de littérature de l'École Polytechnique, et plus tard celle du Collège de France.

Lorsqu'il commença la carrière du professorat, M. Andrieux était âgé de quarante ans. Il avait traversé une longue révolution, et il avait été rendu plein de souvenirs à une vie paisible. Il avait des goûts modérés, une imagination douce et enjouée, un esprit fin, lucide, parfaitement droit, et un cœur aussi droit que son esprit. S'il n'avait pas produit des ouvrages d'un ordre supérieur, il s'était du moins assez essayé dans les divers genres de littérature pour connaître tous les secrets de l'art ; enfin il avait conservé un talent de narrer avec grâce, presque égal à celui de Voltaire. Avec une telle vie, de telles facultés, une bienveillance extrême pour la jeunesse, on peut dire qu'il réunissait presque

toutes les conditions du critique accompli.

Aujourd'hui, messieurs, dans cet auditoire qui m'entoure, comme dans tous les rangs de la société, il y a des témoins qui se rappellent encore M. Andrieux enseignant la littérature au Collège de France. Sans leçon écrite, avec sa simple mémoire, avec son immense instruction toujours présente, avec les souvenirs d'une longue vie, il montait dans sa chaire, toujours entouré d'un auditoire nombreux. On faisait, pour l'entendre, un silence profond. Sa voix faible et cassée, mais claire dans le silence, s'animait par degrés, prenait un accent naturel et pénétrant. Tour à tour mêlant ensemble la plus saine critique, la morale la plus pure, quelquefois même des récits piquans, il attachait, entraînait son auditoire, par un enseignement qui était moins une leçon qu'une conversation pleine d'esprit et de grâce. Presque toujours son cours se terminait par une lecture ; car on aimait surtout à l'entendre lire, avec un art exquis, des vers ou de la prose de nos grands écrivains. Tout le monde s'en allait charmé de ce professeur aimable, qui donnait à la jeunesse la meilleure des instructions, celle d'un homme de bien, éclairé, spirituel, éprouvé par la vie, épanchant ses idées, ses souvenirs, son âme enfin, qui était si bonne à montrer tout entière.

Je n'aurais pas rempli ma tâche, si je ne rap-
pelais devant vous les opinions littéraires d'un
homme qui a été si long-temps l'un de nos pro-
fesseurs les plus renommés. M. Andrieux avait
un goût pur, sans toutefois être exclusif. Il ne
condamnait ni la hardiesse d'esprit, ni les ten-
tatives nouvelles. Il admirait beaucoup le théâ-
tre anglais; mais, en admirant Shakespeare, il
estimait beaucoup moins ceux qui se sont inspi-
rés de ses ouvrages. « L'originalité du grand tra-
gique anglais, disait-il, est vraie. Quand il est
singulier ou barbare, ce n'est pas qu'il veuille
l'être, c'est qu'il l'est naturellement, par l'effet
de son caractère, de son temps, de son pays. »
M. Andrieux pardonnait au génie d'être quel-
quefois barbare, mais non pas de chercher à
l'être; il ajoutait que quiconque se fait ce qu'il
n'est pas, est sans génie. « Le vrai génie consiste,
disait-il, à être tel que la nature vous a fait,
c'est-à-dire hardi, incorrect, dans le siècle et
la patrie de Shakespeare; pur, régulier et poli,
dans le siècle et la patrie de Racine. Être autre-
ment, ajoutait-il, c'est imiter Racine ou Shakes-
peare; être classique à l'école de l'un ou à l'é-
cole de l'autre, c'est toujours imiter, et imiter
c'est n'avoir pas du génie. »

En fait de langage, M. Andrieux tenait à la
pureté, à l'élégance, et il en était aujourd'hui

un modèle accompli. Il disait qu'il ne compre-
nait pas les essais faits sur une langue dans le
but de la renouveler. Le propre d'une langue,
c'était, suivant lui, d'être une convention ad-
mise et comprise de tout le monde. Dès-lors,
disait-il, la fixité est de son essence, et la fixité,
ce n'est pas la stérilité. On peut faire une révo-
lution complète dans les idées, sans être obligé
de bouleverser la langue pour les exprimer. De
Bossuet et Pascal, à Montesquieu et Voltaire,
quel immense changement d'idées! à la place
de la foi, le doute; à la place du respect le plus
profond pour les institutions existantes, l'agres-
sion la plus hardie: Eh bien, pour rendre des
idées si différentes, a-t-il fallu créer ou des
mots nouveaux ou des constructions nouvelles?
Non: c'est dans la langue pure et coulante de
Racine que Voltaire a exprimé les pensées les
plus étrangères au siècle de Racine. Défieez-vous,
ajoutait M. Andrieux, des gens qui disent qu'il
faut renouveler la langue; c'est qu'ils cherchent
à produire avec les mots, des effets qu'ils ne
savent produire avec des idées. Jamais un grand
penseur ne s'est plaint de la langue comme d'un
lien qu'il fallût briser. Pascal, Bossuet, Montes-
quieu, écrivains caractérisés s'il en fut jamais,
n'ont jamais élevé de telles plaintes; ils ont gran-
dement pensé, naturellement écrit, et l'expres-

sion naturelle de leurs grandes pensées en a fait de grands écrivains.

Je ne reproduis qu'en hésitant ces maximes d'une orthodoxie fort contestée aujourd'hui, et je ne les reproduis que parce qu'elles sont la pensée exacte de mon savant prédécesseur ; car, messieurs, je l'avouerai, la destinée m'a réservé assez d'agitations, assez de combats d'un autre genre, pour ne pas rechercher volontiers de nouveaux adversaires. Ces belles-lettres qui furent mon sol natal, je me les représente comme un asile de paix : Dieu me préserve d'y trouver encore des partis et leurs chefs, la discorde et ses clameurs ! Aussi, je me hâte de dire que rien n'était plus bienveillant et plus doux que le jugement de M. Andrieux sur toutes choses, et que ce n'est pas lui qui eût mêlé du fiel aux querelles littéraires de notre époque. Disciple de Voltaire, il ne condamnait que ce qui l'ennuyait ; il ne repoussait absolument que ce qui pouvait corrompre les esprits et les âmes.

M. Andrieux s'est doucement éteint dans les travaux agréables et faciles de l'enseignement et du secrétariat perpétuel ; il s'est éteint au milieu d'une famille chérie, d'amis empressés ; il s'est éteint sans douleur, presque sans maladie, et, si j'ose dire, parce qu'il avait assez vécu, suivant la nature et suivant ses propres désirs.

Il est mort, content de laisser ses deux filles unies à deux hommes d'esprit et de bien, content de sa médiocre fortune, de sa grande considération, content de son siècle, content de voir la révolution française triomphante sans désordre et sans excès.

En terminant ce simple tableau d'une carrière pure et honorée, arrêtons-nous un instant devant ce siècle orageux qui entraîna dans son cours la modeste vie de M. Andrieux ; contemplons ce siècle immense qui emporta tant d'existences et qui emporte encore les nôtres.

Je suis ici, je le sais, non devant une assemblée politique, mais devant une académie. Pour vous, messieurs, le monde n'est point une arène, mais un spectacle devant lequel le poète s'inspire, l'historien observe, le philosophe médite. Eh bien ! arrêtons-nous en présence de ce grand spectacle ! Quel temps, quelles choses, quels hommes, depuis cette mémorable année 1789 jusqu'à cette autre année non moins mémorable de 1830 ! La vieille société française du dix-huitième siècle, si polie, mais si mal ordonnée, finit dans un orage épouvantable. Une couronne tombe avec fracas, entraînant la tête auguste qui la portait. Aussitôt, et sans intervalle, sont précipitées les têtes les plus précieuses et les plus illustres : génie, héroïsme, jeunesse, suc-

combent sous la fureur des factions, qui s'irritent de tout ce qui charme les hommes. Les partis se suivent, se poussent à l'échaufaud, jusqu'au terme que Dieu a marqué aux passions humaines; et de ce chaos sanglant sort tout-à-coup un génie extraordinaire, qui saisit cette société agitée, l'arrête, lui donne à la fois l'ordre, la gloire; réalise le plus vrai des besoins, l'égalité civile; ajourne la liberté qui l'eût gêné dans sa marche, et court porter à travers le monde les vérités puissantes de la révolution française. Un jour sa bannière à trois couleurs éclate sur les hauteurs du Mont-Thabor, un autre jour sur le Tage, un dernier jour sur le Borysthène. Il tombe enfin, laissant le monde rempli de ses œuvres, l'esprit humain plein de son image; et le plus actif des mortels va mourir, mourir d'inaction dans une île du grand Océan!

Après tant et de si magiques événemens, il semble que le monde épuisé doive s'arrêter; mais il marche et marche encore. Une vieille dynastie, préoccupée de chimériques regrets, lutte avec la France, et déchaîne de nouveaux orages; un trône tombe de nouveau; les imaginations s'ébranlent, mille souvenirs effrayans se réveillent, lorsque tout à coup cette destinée mystérieuse qui conduit la France à travers les écueils de-

puis quarante années, cherche, trouve, élève un prince qui a vu, traversé, conservé en sa mémoire tous ces spectacles divers, qui fut soldat, proscrit, instituteur; la destinée le place sur ce trône entouré de tant d'orages, et aussitôt le calme renaît, l'espérance rentre dans les cœurs, et la vraie liberté commence.

Voilà, messieurs, les grandeurs auxquelles nous avons assisté. Quel que soit ici notre âge, nous en avons tous vu une partie, et beaucoup d'entre nous les ont vues toutes. Quand on nous enseignait, dans notre enfance, les annales du monde, on nous parlait des orages de l'antique Forum, des proscriptions de Sylla, de la mort tragique de Cicéron; on nous parlait des infortunes des rois, des malheurs de Charles I^{er}, de l'aveuglement de Jacques II, de la prudence de Guillaume III; on nous entretenait aussi du génie des grands capitaines; on nous entretenait d'Alexandre, de César; on nous charmait du récit de leur grandeur, des séductions attachées à leur génie; et nous aurions désiré connaître de nos propres yeux ces hommes puissans et immortels.

Eh bien! messieurs, nous avons rencontré, vu, touché nous-mêmes, en réalité, ces choses et ces hommes; nous avons vu un Forum aussi sanglant que celui de Rome; nous avons vu la

tête des orateurs portée à la tribune aux harangues; nous avons vu des rois plus malheureux que Charles I^{er}, plus tristement aveuglés que Jacques II; nous voyons tous les jours la prudence de Guillaume, et nous avons vu César, César lui-même! Parmi vous qui m'écoutez, il y a des témoins qui ont eu la gloire de l'approcher, de rencontrer son regard étincelant, d'entendre sa voix, de recueillir ses ordres de sa propre bouche, et de courir les exécuter à travers la fumée des champs de bataille. S'il faut des émotions aux poètes, des scènes vivantes à l'historien, des vicissitudes instructives au philosophe, que vous manque-t-il, poètes, historiens, philosophes de notre âge, pour produire des œuvres dignes d'une postérité reculée?

Si, comme on l'a dit souvent, des troubles, puis un profond repos, sont nécessaires pour féconder l'esprit humain, certes ces deux conditions sont bien remplies aujourd'hui. L'histoire dit qu'en Grèce, les arts fleurirent après les troubles d'Athènes, et sous l'influence paisible de Périclès; qu'à Rome, ils se développèrent après les dernières convulsions de la république mourante et sous le beau règne d'Auguste; qu'en Italie ils brillèrent sous les derniers Médicis, quand les républiques italiennes expiraient, et chez nous, sous Louis XIV, après la

Fronde. S'il en devait toujours être ainsi, nous devrions espérer, messieurs, de beaux fruits de notre siècle.

Il ne m'est pas permis de prendre ici la parole pour ceux de mes contemporains qui ont consacré leur vie aux arts, qui animent la toile ou le marbre, qui transportent les passions humaines sur la scène; c'est à eux à dire qu'ils se sentent inspirés par ces spectacles si riches! Je craindrai moins de parler ici pour ceux qui cultivent les sciences, qui retracent les annales des peuples, qui étudient les lois du monde politique. Pour ceux-là, je crois le sentir, une belle époque s'avance. Déjà trois grands hommes, Laplace, Lagrange, Cuvier, ont glorieusement ouvert le siècle. Des esprits jeunes et ardents se sont élancés sur leurs traces. Les uns étudient l'histoire mémoriale de notre planète, et se préparent à éclairer l'histoire de l'espèce humaine par celle du globe qu'elle habite. D'autres, saisis d'un ardent amour de l'humanité, cherchent à soumettre les élémens à l'homme pour améliorer sa condition. Déjà nous avons vu la puissance de la vapeur traverser les mers, réunir les mondes; nous allons la voir bientôt parcourir les continens eux-mêmes, franchir tous les obstacles terrestres, abolir les distances, et, rapprochant l'homme de l'homme, ajouter des

quantités infinies à la puissance de la société humaine !

A côté de ces vastes travaux sur la nature physique , il s'en prépare d'aussi beaux encore sur la nature morale. On étudie à la fois tous les temps et tous les pays. De jeunes savans parcourent toutes les contrées. Champollion expire , lisant déjà les annales jusqu'alors impénétrables de l'antique Égypte. Abel Remusat succombe au moment où il allait nous révéler les secrets du monde oriental. De nombreux successeurs se disposent à les suivre. J'ai devant moi le savant vénérable qui enseigne aux générations présentes les langues de l'Orient. D'autres érudits sondent les profondeurs de notre propre histoire ; et tandis que ces matériaux se préparent , des esprits créateurs se disposent à s'en emparer pour refaire les annales des peuples. Quelques-uns , plus hardis , cherchent après Vico , après Herder , à tracer l'histoire philosophique du monde ; et peut-être notre siècle verra-t-il le savant heureux qui , profitant des efforts de ses contemporains , nous donnera enfin cette histoire générale où seront révélées les éternelles lois de la société humaine. Pour moi , je n'en doute pas , notre siècle est appelé à produire des œuvres dignes des siècles qui l'ont précédé.

Les esprits de notre temps ne sont pas doués

moins heureusement ; de plus , ils sont profondément érudits , et ils ont surtout une immense expérience des hommes et des choses. Comment ces deux puissances , l'érudition et l'expérience , ne féconderaient-elles pas leur génie ? Quand on a été élevé , abaissé par les révolutions , quand on a vu tomber ou s'élever des rois , l'histoire prend une tout autre signification. Oserais-je avouer , messieurs , un souvenir tout personnel ? Dans cette vie agitée qui nous a été faite depuis quatre ans , j'ai trouvé une seule fois quelques jours de repos dans une retraite profonde. Je me hâtais de saisir Thucydide , Tacite , Guichardin ; et en relisant ces grands historiens je fus surpris d'un spectacle tout nouveau. Leurs personnages avaient , à mes yeux , une vie que je ne leur avais jamais connue. Ils marchaient , parlaient , agissaient devant moi ; je croyais les voir vivre sous mes yeux , je croyais les reconnaître , je leur aurais donné des noms contemporains. Leurs actions , obscures auparavant , prenaient un sens clair et profond : c'est que je venais d'assister à une révolution et de traverser les orages des assemblées délibérantes.

Notre siècle , messieurs , aura pour guides l'érudition et l'expérience. Entre ces deux muses austères , mais puissantes , il s'avancera glorieusement vers des vérités nouvelles et fécondes.

J'ai, du moins, un ardent besoin de l'espérer : je serais malheureux, si je croyais à la stérilité de mon temps. J'aime ma patrie, mais j'aime aussi, et j'aime tout autant mon siècle! Je me fais de mon siècle une patrie dans le temps, comme mon pays en est une dans l'espace, et j'ai besoin de rêver pour l'un et l'autre un vaste avenir.

Au milieu de vous, fidèles et constans amis de la science, permettez-moi de m'écrier : Heureux ceux qui prendront part aux nobles travaux de notre temps! heureux ceux qui pourront être rendus à ces travaux, et qui contribueront à cette œuvre scientifique, historique et morale que notre âge est destiné à produire! La plus belle des gloires leur est réservée, et surtout la plus pure, car les factions ne sauraient la souiller. En prononçant ces dernières paroles, une image me frappe : vous vous rappelez tous qu'il y a deux ans, un fléau cruel ravageait la France, et atteignant à la fois tous les âges et tous les rangs, mit tour à tour en deuil l'armée, la science, la politique. Deux cercueils s'en allèrent en terre presque en même temps; ce fut le cercueil de M. Casimir Périer et celui de M. Cuvier. La France fut émue en voyant disparaître le ministre dévoué qui avait épuisé sa noble vie au service du pays. Mais quelle ne fut pas aussi sa douleur en voyant disparaître le savant illustre

qui avait jeté sur elle tant de lumières? Une douleur universelle s'exprima par toutes les bouches; les partis eux-mêmes furent justes! Entre ces deux tombes, celle du savant ou de l'homme politique, personne n'est appelé à faire son choix : car c'est la destinée qui, sans nous, malgré nous, dès notre enfance, nous achemine vers l'une ou vers l'autre; mais, je le dis sincèrement, au milieu de vous, plus heureuse cent fois la vie qui s'achève dans la tombe de Cuvier; et qui se recouvre, en finissant, des palmes immortelles de la science!

